

Sybille de Bollardière  
**UNE FEMME D'ARGILE**

*roman*



Nouvelle édition suivie des Poèmes du Djoué  
**"Passionnant d'un bout à l'autre"**  
Hervé Bertho Ouest France

*La Passagère*

Sybille de Bollardière

# UNE FEMME D'ARGILE

Roman

**EXTRAIT**

Suivi des Poèmes du Djoué

*La Passagère*

# Parutions

## Romans

*Le défaut des origines*, Ramsay, 2004, Prix Lafayette.

*Une femme d'argile*, L'Editeur 2011

*Les mauvais sentiments*, La Passagère, 2016

## Poèmes

*Alizarine*, La Coïncidence - Le Pont de l'Épée, 1982

*Edition numérique janvier 2017*

©La Passagère – Edition

*illustrations de l'auteur*

Site : [www.sybilledebollardiere.com](http://www.sybilledebollardiere.com)

*A ceux du Djoué...*

# Le Congo d'une femme d'argile

*Certains lieux : Kélé, Mokuliti, sont imaginaires*



## La scolopendre

L'agonie de la scolopendre avait duré toute la nuit. Longtemps encore j'allais entendre le crépitement de ses pattes sur les parois du plat en verre qui la maintenait prisonnière. Dans l'air raréfié, ses mouvements ralentissaient puis reprenaient par spasmes de plus en plus espacés, jusqu'à ce que le silence m'informe de son asphyxie.

Il faisait terriblement chaud ce soir-là, comme si la vapeur des premières pluies s'était concentrée dans ce repli des plateaux où coule la rivière Mokuliti. Le mille-pattes géant s'était aventuré dans la maison aux premières ombres du crépuscule, je l'avais aperçu à la lueur de ma lampe-torche, ondulant le long des murs comme une gigantesque arête articulée. C'était un soir d'octobre et je m'apprêtais à me coucher après avoir contemplé le soleil rouge de ce pays d'Afrique centrale où je vivais depuis plusieurs années. Seule Européenne à des kilomètres à la ronde et recluse volontaire dans cet endroit sauvage, je supposais qu'on m'avait oubliée. L'absence de route filtrait inexorablement les nouvelles. Les combats avaient dû cesser, on n'entendait plus les tirs au petit matin, et les longues colonnes de fumée noire que l'on pouvait observer depuis les plateaux avaient diminué. De loin, la

ville paraissait assoupie dans sa brume. Je guettais le retour des pluies comme si elles avaient le pouvoir de laver la honte et la douleur des vaincus, mais la saison sèche s'éternisait et sous un ciel de plomb, le fleuve charriait sa moisson de cadavres et les vestiges des bancs de sable.

Sous la paillote au bord de la rivière, je rêvais de pouvoir à nouveau profiter du chant des oiseaux et de celui de l'eau quand elle dévale les collines après les averses. Je m'efforçais de vivre au jour le jour, en évitant de penser à ce qui m'avait conduit ici. Mais, ce soir-là, la chaleur et les mouvements de la scolopendre dans sa cage de verre avaient raréfié l'air, c'est moi qui m'asphyxiais, moi qui luttais le long des murs dégoulinant d'humidité contre des escadrons de moustiques. Je regagnai la chambre, laissant la lampe allumée dans le couloir non loin de la « bête » que je voulais pouvoir surveiller. C'était une énorme scolopendre, elle devait mesurer près de quarante centimètres et ses pattes venimeuses semblaient inoffensives dans leur immobilité. Malgré la chaleur et les insectes qui entraient par les trous de la moustiquaire, je m'endormis. Dans mes rêves, l'abominable mille-pattes glissait sur mon corps. Au petit matin, la lampe s'éteignit, faute de pétrole. Armée d'un balai, je soulevai le plat et poussai l'insecte inanimé dans la cour. Mais soudain, je le vis se raidir, se redresser, puis filer vers la maison, totalement régénéré. Frissonnante de dégoût je suivis la scolopendre armée du couteau de canne qui me servait à défricher les abords de la rivière. Ce fut un vrai carnage ; je tronçonnai le monstre en plusieurs morceaux qui s'animèrent immédiatement d'une vie nouvelle. Horrifiée,

je découvris que rien n'arrêtait la prolifération de la créature. Elle se multipliait au rythme de ma folie meurtrière. Déjà je l'imaginai colonisant le moindre recoin, le moindre buisson pour reconstituer ses forces, se reproduire à l'infini. La bête allait revenir chaque nuit, comme la peur, quand, le jour défait, on commence à guetter dans le silence ces bruits inattendus qui signalent une présence.

Il fallait en finir, partir. À l'heure la plus chaude, quand le soleil blanc écrasait les collines de son haleine de forge, je fis lentement glisser la pirogue sur la grève. Je n'avais pas grand-chose à emporter, un vieux sac avait suffi à contenir le maigre butin de ces derniers mois : quelques livres, des cahiers de notes, des vêtements pour la plupart usés et défraîchis. Je décidai de garder sur moi mon arme, un 357 Magnum que je ne quittais plus et je laissai mon refuge des plateaux aux pillards et à la prolifération des scolopendres

La rivière Mokuliti glissait sous les buissons et les hautes herbes vers la forêt-galerie et les vestiges d'un ancien village de pêcheurs. Autrefois c'était là que je venais cueillir des mangues sauvages... Autrefois, quand le Congo<sup>1</sup> n'était encore pour moi qu'un mirage exotique et coloré. Mais, ce jour-là, je ne regardai pas le paysage, j'évitai les zones découvertes de la rivière, préférant m'en tenir à une navigation prudente et silencieuse le long des berges. J'offris mon dos et ma chemise aux griffes des épineux, guettant à la rapidité du courant l'imminence

---

<sup>1</sup> République du Congo souvent nommée Congo- Brazzaville.



d'un étranglement, les rochers et, plus bas, le confluent avec le fleuve. Aucun signe de vie sur des kilomètres ; les rares habitants des rives avaient dû fuir vers les forêts lors des derniers combats. Il ne restait que quelques pirogues dissimulées sous le feuillage et, çà et là, comme suspendues dans le temps, des huttes couvertes de lianes.

En arrivant au confluent, je vis une dernière fois la ligne bleue des plateaux et la lisière des forêts de bambous. Je quittai l'eau claire de la Mokuliti pour la nonchalance trompeuse du grand fleuve couleur de thé. Devant moi, il s'étalait souverain, repoussait ses berges vers les lointains pour laisser la place aux îles et aux bancs de sable éphémères de l'hiver austral. Je naviguais sur le Pool<sup>2</sup>, une véritable mer intérieure, un paradis, si l'on excepte l'accablante chaleur et cette absence d'oiseau dans le ciel qui rend le silence oppressant. Je gagnai les courants qui longent les îles. L'eau se fit plus mince, ma pagaie s'enfonça dans le sable en soulevant une vase laiteuse et écœurante. Une fois encore, je voulus revoir ces plages immaculées, me brûler les pieds en m'enfonçant dans ce sable crissant sous les pas comme de la neige fraîche. Une fois encore, je longuai les hautes herbes qui poussent en une saison et finissent avec les pluies dans les tourbillons des rapides en aval de la ville.

---

<sup>2</sup> Le Pool (anciennement Stanley Pool, parfois Malebo Pool ou lac Ngobila) est un lac formé sur le fleuve Congo inférieur. Il est long d'environ 35 km sur 23 km de large, soit près de 400 km<sup>2</sup>. Au centre est située l'île M'Bamou et de part et d'autre, au sud du grand lac, se trouvent se trouvent les capitales des deux Congo : Brazzaville et Kinshasa.

En finir avec l’Afrique supposait aussi d’en faire provision, d’amasser des images pour un temps de famine quelque part, ailleurs, dans un monde devenu étranger que je pourrais peut-être nommer un jour « chez moi ».

J’avais aimé ces îles sans nom qui, d’une saison à l’autre, ne se ressemblent jamais, ces huttes provisoires que l’on dressait pour la journée comme des Robinson soucieux de protéger leur intimité. J’avais aimé ces traces de pas qui n’étaient pas les miennes et dans lesquelles je me glissais pour ne pas « le perdre ». Des pas d’homme immenses qui annonçaient sa silhouette là-bas dans les roseaux, épiait les rives, les pirogues et les barges descendant du nord chargées d’hommes et de marchandises.

« Le pays du Fleuve », comme je l’appelais, m’avait fait cadeau de tout, il fallait lui rendre justice, accepter de partir pour survivre, pour renaître ailleurs.

## Mu-Ghindo

Je m'appelle Julia Thibaud-Deville. Comme ma mère Isabelle, je suis née « de père inconnu » le 5 avril 1956 à Chavenelles, un petit village des bords de Loire non loin de Blois. Du plus loin que je m'en souviens, l'Afrique a toujours habité mes rêves. Mais tout commença vraiment quelques semaines après la mort de celle qui m'avait élevée, ma grand-mère, Geneviève Thibaud-Deville. Je l'avais laissée à l'ombre d'un grand chêne centenaire dans la lumière dorée de septembre. Geneviève avait ainsi rejoint sa fille Isabelle et leurs deux corps se trouvaient juxtaposés dans l'étroit caveau de famille comme l'avaient été leurs vies. Au fond de ce mausolée féminin reposait également Berthe, l'aïeule, mère de Geneviève. J'avais aperçu le bois vermoulu de son cercueil, un bois sombre, gorgé d'eau : la Loire, dans ses ramifications, n'était pas loin.

Berthe Thibaud-Deville, mon arrière-grand-mère, était morte quelque temps après ma naissance, après de longs mois de réclusion dans ce que l'on appelait « la chambre du second ». Une chambre tapissée d'un velours cramoisi qui avait pris un ton rouille avec les années et la lumière de l'ouest qui caressait les murs au couchant. L'aïeule était venue terminer sa vie de veuve de militaire de carrière auprès de sa fille Geneviève. Elle avait ainsi pu

contempler, impassible, les désastres sentimentaux de sa fille, puis de sa petite-fille Isabelle, qui l'avaient consacrée, bien malgré elle, reine sans couronne d'une lignée de femmes.

En réajustant la dalle de granit poli qui portait son nom : Berthe Thibaud-Deville 1882- 1958 ainsi que celui de ma mère : Isabelle Thibaud-Deville 1932-1957 le fossoyeur me promit d'y faire graver le nom et les dates de ma grand-mère au plus tôt.

— Ça sera fait pour la Toussaint et dans les mêmes caractères que pour vos « parentes »

Il avait ajouté en rangeant les cordes dans le fourgon :

— C'est un beau caveau de famille. Il est un peu humide au fond, mais il reste encore une belle place...

Oui, une belle place à l'ombre, voila ce qui me restait ! Elle m'attendait sous le plus ancien chêne de Chavenelles, pour que les femmes Thibaud-Deville soient un jour au complet, alignées dans leurs voiles pour le Jugement dernier. Nous étions en 1989, j'avais trente-trois ans, j'étais seule et septembre touchait à sa fin. Après les derniers mois enfermée auprès d'une malade entre le chagrin et l'inquiétude, j'avais pris la route de la Belgique vers les côtes de la mer du Nord. J'aimais cette région qui avait été celle de ma grand-mère avant qu'elle ne s'installe un jour dans la douceur des bords de Loire. J'aimais cette tonalité de gris, le silence des dunes, surtout hors saison, quand le vent d'équinoxe balaie en quelques jours les souvenirs des vacanciers.

En cette fin d'été, je roulais vers un océan aux teintes

de demi-deuil pour fuir la chaleur orageuse de la Loire. Je savais que je reviendrais plus tard prendre possession de ce que les femmes de ma famille m'avaient laissé en héritage : une modeste maison sur la levée de la Loire, la parcelle de bois qui la séparait de la colline et de cette belle demeure où vivait celui que je n'ai jamais appelé que Lucien, mon grand-père, père illégitime de ma mère, éternel amant de ma grand-mère. Il y avait aussi tous les objets et meubles à trier, le capharnaüm des vies sentimentales de ma mère et de ma grand-mère dans lequel j'avais grandi, tout en rêvant d'un amour salvateur qui m'aurait libérée de mes étouffantes racines. Luce au bandeau gris de la mer du Nord, je roulais au ralenti comme on remonte le temps, repensant à la « chambre du second » à ses odeurs, ses objets, cette statue qui surplombait l'armoire et avait hanté mes siestes d'enfant. Mu-Ghindo, un nom gravé sur un moulage de plâtre noirci, qui devait être celui de cette figure aux yeux clos et à l'indéfinissable sourire. D'où venait ce visage africain figé dans un éternel sommeil ? D'après Lucien, qui le tenait de son propre père, c'était un Bantou d'une tribu d'Afrique centrale. Le moulage avait été réalisé lors d'une de ces expéditions qui remontaient le fleuve Congo. Lucien avait offert ce buste à ma grand-mère qui l'avait installé dans le salon puis, sur le haut d'une armoire quand les trophées des colonies passèrent de mode.

Avant d'habiter mes légendes, le buste fut le sauf-conduit de ma mère pour une liaison brève et douloureuse. Isabelle n'avait aimé qu'un seul homme, mon père, qui ne lui avait laissé avant de disparaître que des promesses : un voyage en Afrique sur les traces de Mu-Ghindo et un

mariage pour donner un père à l'enfant à venir. Mais il n'y eut ni l'un ni l'autre, mon géniteur disparut sans laisser d'adresse. Enfermée dans son silence et la douleur de reproduire l'histoire de sa propre naissance, Isabelle, ma mère, était morte d'une banale appendicite, peu après ma venue au monde. Geneviève, ma grand-mère, se vit mère pour une deuxième fois. Nullement pressée de se trouver un gendre, elle abandonna toute recherche et je devins rapidement « leur enfant », celui qu'elle allait élever avec Lucien. Leur amour passionné et adultérin se prolongeait dans ce tendre partage.

Je dois mon prénom à ce curieux grand-père. Fasciné par la Rome antique, Lucien avait voulu voir dans ce bébé brun la réincarnation de la fille d'Auguste : « Julia la rebelle ». Ainsi j'étais Julia Thibaud-Deville, la dernière d'une lignée de femmes, qui devait à un père inconnu une peau mate et des cheveux presque noirs. D'après Geneviève, mon père s'appelait Joao de Campo, c'était un Portugais originaire de Faro en Algarve, mais ce nom m'apparut très vite comme un pur produit de l'imagination de ma grand-mère. Le père que je me donnais enfant était tout aussi fantaisiste. C'était lui : Mu-Ghindo, la statue noire qui me parlait dans mes rêves.

Quand l'avais-je remarqué pour la première fois, lui, l'Africain ? Oublié au-dessus d'une armoire, il faisait face à mon lit d'enfant. Je dus l'appivoiser et dominer ma peur quand je montais me coucher le soir. Les lumières du couchant à travers les persiennes renvoyaient sur son visage des lueurs terrifiantes. Puis, la nuit l'animait et je croyais entendre sa plainte ou sa colère. Caché comme un secret de famille, il vivait là et dans mon imagination,

tantôt misérable et traqué, tantôt roi d'une jungle titanesque. Aujourd'hui encore, j'ai la mémoire de notre histoire commune, le sang mêlé de nos nuits.

Près de Zeebrugge, face à la mer du Nord, une longue grève balayée par les vents et par les embruns donnait à la cité balnéaire un air à l'abandon. Çà et là quelques vitrines peintes en blanc, signalaient que les commerces étaient fermés pour l'hiver. Un présentoir rouillé pour cartes postales attendait la décharge municipale en grinçant sur son socle. La marée montante jeta ses brumes sur le paysage et ma voiture stoppa net après avoir patiné sur la route ensablée. En ces temps d'équinoxe, la mer regagnait ses droits, les dunes partaient à l'assaut des digues. Trempée par la pluie et aveuglée par les bourrasques de sable, je longuai les façades avant de pousser la porte de Chez René dont l'enseigne clignotait sous la pluie. Accoudés au bar, quatre clients se retournèrent à mon entrée. L'air empestait la friture, la sueur et l'alcool.

Dans un angle de la salle, assis devant les restes d'un café, je remarquai un homme d'une cinquantaine d'années dont l'allure dénotait avec les lieux. Grand et large d'épaules, visage de baroudeur, crinière grise et regard bleu, il me fixait avec une rare intensité. Il vint vers moi alors que je tentais d'expliquer au barman que je m'étais ensablée en bordure de la plage.

— Bonjour, puis-je vous aider ?

Il parlait un français sans accent. Levant mon regard vers lui, je pensai : « plus d'un mètre quatre-vingts, peut-être même quatre-vingt-dix ! »

— Pierre Vanleyden, me dit-il en me tendant la main.

Comment avez-vous fait pour vous ensabler ici ? Où est votre voiture ?

Il avait une voix grave de fumeur, une diction lente et appuyée comme si sa timidité ou une méfiance naturelle l'obligeait à contrôler ses mots. Après avoir dégagé ma voiture, il proposa de prendre le volant et de me conduire jusqu'à mon hôtel. Il roulait silencieusement, se raclant la gorge, peu pressé de savoir ce qui m'avait amenée un matin de septembre sur les rives de la mer du Nord. Avant de le questionner, j'eus le temps d'observer son profil, ses traits marqués, sa peau burinée et ses paupières un peu lourdes qui lui donnaient un air mélancolique. Il avait du charme et une étonnante présence. Nous roulions lentement, il n'était là que de passage, comme je l'étais moi-même ; je compris très vite que le hasard de notre rencontre ne le laissait pas indifférent. Ses silences emplissaient l'espace et bientôt je cessai de vouloir les remplir à tout prix de mon bavardage. J'étais simplement bien auprès de cet inconnu providentiel et je le trouvais beau.

Plus tard, après avoir feuilleté ensemble l'album de nos vies dans un restaurant au décor marin et confortable, il posa sa main sur la mienne. Je remarquai qu'il ne portait ni montre ni alliance. Il me semblait que chacun de ses mots traçait ma route vers lui. Nous venions d'inhumer un proche, moi Geneviève, ma grand-mère, lui son père. Il m'avoua être un peu désesparé en Belgique dans ce décor qu'il connaissait si peu. Pierre vivait en Afrique centrale depuis toujours et n'était venu à Zeebrugge que pour un mois, juste le temps de régler les formalités liées à



l'enterrement de son père. Elevé, comme il me le raconta ce soir là, aux confins du Congo belge, il se considérait comme un « Africain blanc ».

J'aurais aimé en savoir plus sur son enfance au Katanga, mais ce n'était pas un homme bavard. Ce que j'ai réussi à apprendre de lui fut le résultat d'une longue série d'interrogatoires, le puzzle de toutes ses parcimonieuses réponses qu'au fil de nos conversations, j'assemblais pour remplir son imposante stature. En raison de ses silences et de sa réserve, dès notre rencontre, je lui prêtai une vie fascinante, des aptitudes et une intelligence profonde, aussi souterraine que sa voix caverneuse. Pierre me fit l'amour deux jours plus tard, dans une chambre sur la mer du Nord. Malgré mon mètre soixante-treize, quand il s'affaissa sur moi, délivré, je sentis mon front heurter sa clavicule. Pierre m'apparut comme un géant puissant et tendre. J'aimais ce rempart de chair, son poids, mon apnée et cet effort pour trouver l'air quand après l'amour, submergée par l'émotion, je sentis mes larmes jaillir. Comment ne pas pleurer quand elle était encore là devant mes yeux ? Huit jours auparavant, par un tiède après-midi de septembre, j'avais suivi ce chemin qui descend de l'église de Chavenelles vers le cimetière. J'avais caressé ses cheveux une dernière fois, puis quitté la pièce après avoir préparé ses vêtements. Geneviève était restée quelques jours dans la chambre rouge veillée par Lucien. Le lendemain de sa mort, j'avais découvert les ombres qui gagnaient son visage et la raideur de ses mains. La poitrine, où j'avais posé ma tête tant de fois avec tendresse, sonnait creux comme une outre vide. Elle n'était plus là. L'enveloppe de Geneviève partie avec ses secrets et les miens m'emplissait d'effroi. Épuisée et sans

larmes, je m'étais sentie dévastée, comme si ce qu'il y avait de doux et de tendre en moi s'était échappé avec son dernier souffle.

Comme je m'excusais auprès de Pierre de mes sanglots incontrôlables, il me dit tendrement en me caressant la joue :

— Ce n'est pas grave, mais il ne faut pas que cela devienne une habitude...

Je n'avais retenu que le mot « habitude » et pensé avec infiniment de gratitude que ce mot résonnait entre nous comme un premier engagement. Je n'étais pas de passage entre ses bras, ce torse où j'avais posé mes lèvres avec bonheur pouvait devenir une habitude... Face à la mort qui rend tout éphémère, habitude résonnait comme un mot d'amour. J'étais séduite, amoureuse mais également subjuguée par l'avenir que me faisait entrevoir cette rencontre. Pierre décida de prolonger son séjour en Belgique et je fis des allers-retours entre Les Flandres et Chavenelles où je retrouvai Lucien, accablé par la perte de Geneviève.

Il errait comme une âme en peine dans les débris de sa vie officieuse, relisant des lettres ou déplaçant les objets. Un soir de novembre particulièrement froid, nous avions allumé un feu dans la cheminée avec l'intention d'y brûler quelques papiers. Je fis part à Lucien de ma rencontre avec Pierre et de notre intention de nous marier. Accroupi devant le foyer, il tisonnait les braises. Comme saisi par la nouvelle, il se releva brusquement, s'accrochant d'une main à la cheminée :

- Julia, tu n'y penses pas sérieusement tout de même !
- Mais qu'y a-t-il d'in vraisemblable dans le mariage ?

Je ne suis tout de même pas obligée de continuer la tradition que tu as imposée à la famille !

Il baissa les yeux et soupira :

— Tu ne peux pas réagir comme cela ! Je sais ce que tu as dû ressentir mais, je t'assure, ta grand-mère et moi étions heureux. C'était la seule femme de ma vie et nous avons choisi cette solution ensemble.

— Non, ce n'est pas exactement cela, Lucien. Elle a accepté ta vision de l'amour, ton style de vie, mais uniquement parce qu'elle ne voulait pas te perdre !

— Revenons à ton projet de mariage, s'il te plaît ! Tu es amoureuse, ça je l'ai bien compris, mais c'est tout de même prématuré.

— A trente-trois ans ! C'est plutôt ma dernière chance, tu veux dire !

— Non, je ne suis pas d'accord, Julia ! Cet homme est plus vieux que toi, plus de dix ans vous séparent... Que tu sois fascinée par sa vie, c'est une chose, mais que sais-tu de son existence au Congo, de son passé ?

— Nous ne sommes plus à l'époque où l'on prenait des renseignements sur les « fiancés »... Et puis venant de toi, ces mises en garde ont un côté franchement comique !

Lucien s'était assis dans un fauteuil et observait le feu. Sans me regarder, il murmura :

— Julia, veux-tu que je t'adopte ?

Abasourdie par cette proposition incongrue, je ne pus lui répondre. Un mélange de colère et d'émotion me terrassa. Il insista :

— Je n'ai pas d'héritier et tu as toujours été ma fille.

— Non, je ne suis la fille de personne et surtout, je ne

veux être la fille de personne !

Mais devant la tristesse de son regard, je fus accablée de remords. Envahie par les images de tous les instants que nous avons passés ensemble, je lui pris les mains.

— Lucien, tu n'es pas mon père, mais je t'aime. Tout ce que je sais, tout ce que j'ai appris de la vie, je te le dois. Tu sais, depuis ma petite enfance, je me suis inventé un père et lui aussi, c'est toi qui me l'as donné.

Il me regarda, surpris.

— Mu-Ghindo ! Oui Mu-Ghindo, le buste noir ! Souviens-toi, tu me l'as offert en me racontant son histoire, comme tu l'avais fait pour ma mère qui rêvait elle aussi de l'Afrique...

Oui, je devais à Lucien Mu-Ghindo et bien d'autres choses.

Nous habitons, Geneviève et moi, « la maison du bas », par opposition au prétentieux petit château en haut de la colline que Lucien tenait de Suzanne, son épouse légitime. La maison du bas, une modeste demeure en pierre crayeuse, était adossée aux bois et séparée de la route par une simple terrasse plantée de tilleuls, qui nous tenait lieu de jardin. Lucien avait offert cette maison à ma grand-mère en compensation du lien illégitime où il la maintenait. Il y avait « ses habitudes » et prenait soin du décor, veillant à ce que les arbres soient régulièrement taillés afin que, dès les premiers soleils, nous puissions profiter de leur ombre pour observer les caprices de la Loire. Quand l'été arrivait et que la décrue découvrait les îles, nous partions comme deux Robinsons à la recherche du nouveau monde. C'était notre fleuve, une terre

nouvelle et vierge nous attendait quelque part en amont de la ville, une terre découverte par les eaux que personne n'avait jamais foulée. Parfois, Lucien oubliait jusqu'à ma présence en évoquant un ailleurs qui me fascinait. Les yeux perdus dans ses pensées, il parlait du grand continent noir, de ce fleuve immense qui remonte vers les origines de l'homme.

Je devais avoir sept ou huit ans, nous prenions la barque qui nous attendait sur les berges dans le fouillis jaune des saules et je rêvais moi aussi, de ces lieux étranges où nous allions aborder. Ces départs étaient précédés d'un long rituel que nous entamions dès le printemps. Geneviève épiait notre complicité, cette excitation dès les premiers beaux jours. Il fallait préparer la barque, la sortir de la remise et la remettre en état. Pendant que Lucien ponçait la coque abîmée par l'hiver, je faisais chauffer le mastic sur un petit réchaud. Il s'agissait d'enduire les fentes après avoir humidifié le bois, puis de poncer à nouveau avant de repeindre. Pendant ces préparatifs, Lucien m'expliquait les détails de son travail tout en m'instruisant. Je ne savais ni lire ni écrire, en dépit leçons de Geneviève, mais je savais trier l'étaupe et la mélanger au mastic pour boucher les trous d'une coque, passer le minium au pinceau avant de repeindre d'un beau noir les « dames-jeannes » rouillées. Lucien était mon unique maître, un professeur un peu illuminé qui me décrivait sans transition l'épopée des grands navigateurs, les voyages d'Ulysse et les réactions des différentes sortes de bois face à la chaleur ou à l'humidité. Je maniais le rabot, le pinceau, en découvrant que le monde commençait plus bas que la Loire, au-delà des océans, sur des rivières inconnues que les héros

remontaient à la force des bras.

Quand arrivait le moment du grand départ, nous allions sur les levées du fleuve, Lucien inspectait l'horizon. « Ça découvre » était le mot que j'attendais et qui annonçait le retour des îles.

En écrivant ces mots, je l'entends, sa longue silhouette m'apparaît. Je revois ses grands gestes de bras pour m'offrir le paysage quand notre barque filait sur les eaux, lestée de nos rêves. Nous bâtissions des campements de fortune sur des bancs de sable éphémères que les pluies d'avril couvraient d'herbes sauvages. J'apprenais à nager dans la traîtrise du courant et, dispensée d'école, j'écoutais ses leçons. Il aimait Ronsard et récitait du Bellay. Tout à ses chimères, il m'oubliait parfois ; c'est dans ces moments-là, je crois, que je l'aimais le plus, quand je le voyais silencieux, perdu dans ses pensées. On n'entendait plus que le bruit du fleuve et celui du vent dans le froissement des saules, alors doucement, je lui disais: «J'ai froid, je suis toute mouillée, je crois qu'il faut rentrer. » Enroulée et frissonnante dans une couverture détrempée, je me serrais contre lui, nous tirions la barque vers l'eau glacée de mai et lentement, sans parler, nous redescendions le courant vers Chavenelles. Ce n'était pas l'Afrique ni l'Océanie, mais je n'en étais pas si sûre à l'époque. C'était nos îles.

Malgré les désordres sentimentaux de ma mère et de ma grand-mère, j'ai eu ce que l'on appelle une enfance heureuse, gaie et libre, peut-être trop libre pour ne pas craindre pour moi-même un destin sans attaches. Après des études assez médiocres, j'avais opté pour un métier

qui me laissait du temps pour voyager, un emploi du temps invérifiable qui me permettait d'enchaîner les liaisons. Déléguée médicale pour un laboratoire pharmaceutique, ma vie était une salle d'attente où je guettais fiévreusement l'apparition de l'homme idéal. Celui qui, sans restreindre ma liberté, m'offrirait un nom et le statut d'épouse tout en me comblant de passion.

Pierre était libre, « vieux » comme avait dit Lucien, mais libre. A quarante-neuf ans, il avait la force rassurante d'un géant. J'aimais cette puissance que je devinais derrière son front oblique traversé de rides profondes, j'aimais ses silences qu'il masquait d'un sourire en réponse à mes longs monologues. Si j'avais été souvent amoureuse, aucun homme de mon passé n'était comparable à lui. Lucien, parmi ses nombreuses mises en garde, avait émis l'idée que j'avais trouvé le père qui me manquait. Mais à dire vrai, ni ma mère, ni mon père, ni les frères et sœurs que je n'avais pas eu ne me manquaient. L'inconnu faisait partie de mon état civil, c'était ma « marque de fabrique » mais aussi mon désir. Au grand dam de Lucien qui pensait qu'on ne pouvait vivre heureux que sur les bords de Loire, dans « cette lumière incomparable », j'avais choisi « l'inconnu ».

Mon mariage avec Pierre fut célébré à Anvers en novembre, juste avant qu'il ne reparte pour le Congo où je devais le rejoindre à la fin de l'année. Lucien n'y avait pas assisté. Je revins passer auprès de lui le temps qu'il me restait avant mon départ. Il était veuf de son épouse officielle depuis plusieurs années, libre de rester dans cette petite maison. La mort de Geneviève l'avait surpris,

comme si, malgré la maladie et l'âge, ce grand amour qui l'avait accompagné pendant tant d'années ne pouvait lui faire défaut. Il répétait sans cesse :

— Et dire qu'elle m'a laissé... Après la mort de Suzanne, j'aurais pu l'épouser !

Et il ajoutait pour se justifier :

— Mais elle n'a pas voulu, Julia. Si tu savais combien je regrette !

— Quelle importance, maintenant ! Vous avez été heureux et je l'ai été avec vous.

— Oui, mais je pense à ta mère, cette pauvre Isabelle que j'ai si peu vue, à l'époque ce n'était pas facile. Quand tu es née c'était différent, je suis venu plus souvent.

— Oui, et puis quand je suis partie travailler à Paris, tu t'es vraiment installé. Au fond ce que tu ne voulais pas, c'était être père !

Du temps, Lucien en avait eu, c'est même ce qu'il avait préservé en choisissant de rester marié avec sa riche épouse. Ce compromis, malgré les scènes inévitables des premières années, lui avait permis de vivre une vie d'esthète oisif et cultivé. Après ses journées dans « la maison du bas », il regagnait ses foyers, laissant « ses femmes » à leurs occupations, comme il disait. A la nuit tombée, lorsqu'il quittait la maison après m'avoir embrassée, Geneviève reprenait son royaume en main. C'était l'heure de notre intimité retrouvée et des taches domestiques. Geneviève s'installait sous une lampe avec ses travaux d'aiguilles.

— Ma chérie, j'en profite pendant qu'il n'est pas là, tu sais combien il a horreur de ça !



Je venais terminer mes devoirs à ses côtés, nous parlions de sa vie, de son enfance dans les Flandres. Parfois je la coiffais, lissant à la brosse ses longs cheveux blonds semés de fils blancs qu'elle ramenait ensuite en fins rouleaux sur la nuque. L'immorale Geneviève qui n'avait que l'amour pour vertu, avait une allure de dame patronnesse, un port altier qui contrastait avec son statut de femme « entretenue ». Quand la nuit s'avancait, je la laissais à ses pensées, à ses chansons d'avant-guerre qu'elle fredonnait de sa voix douce. Je l'entendais encore en montant l'escalier vers la chambre du haut, puis je guettais son pas quand, après avoir fermé les volets et éteint toutes les lumières, elle gagnait le premier étage en me disant :

— Allez Julia, ferme ton livre maintenant ! Dors bien ma chérie !

La nuit enveloppait la maison. Parfois, les soirs de pleine lune, la lumière filtrée au travers des persiennes dessinait un profil sombre sur le mur. Le seul homme de la maison, celui qui veillait sur nous, c'était lui : Mu-Ghindo.

## Poèmes du Djoué

## **Mu-Ghindo**

Dans le clapot des îles  
Et sous la griffe des mangroves  
Je t'ai cherché Toi, Mu Ghindo,  
La statue qui parlait à mes rêves.

Je suis la fille des pilliers d'Afrique  
Et si le pas des régiments marche sur mon cœur  
J'épouse les guerres et les naufrages  
La violence et l'oubli  
Sous la tôle qui résonne en tam tam  
Quand le soleil bat midi

J'épouse les cartes jaunies  
Les villages anéantis et le recul des forêts  
Pour un dieu minéral  
Qui sème ses étoiles dans le grand marécage  
Et nos gènes apatrides sur tous les continents

A cet autre, mon double  
Qui attend et redoute le pire  
J'offre ce partage des eaux  
Et toutes les plaies de la terre  
Où nous trouvions refuge

Enfants à jamais dans les limbes d'argile  
Nous serons pilleurs d'étoiles un jour.

## **Terre d'élection**

Fumées noires des violences  
Fumées blanches des feux d'herbes  
L'Afrique à l'heure d'élire  
Adopte nos couleurs et les mots de saison.

FIN DE L'EXTRAIT

Vous pouvez acheter ce livre  
Sur la page de l'auteur : [AMAZON](#)

**Une femme d'argile**  
**Poèmes du Djoué**  
Edition numérique Janvier 2017  
©*La Passagère – Edition*